

après tout, une belle et vaillante espèce d'homme et, dans son genre, un brillant spécimen du génie français.

Beaumarchais (MÉMOIRES DE), pamphlets célèbres, dont tous les critiques et historiens de la littérature française se sont occupés. L'examen le plus complet en a été fait par La Harpe, dans son *Cours de littérature*, et cet examen est l'une des meilleures études analytiques contenues dans cet ouvrage. Nous en détachons quelques passages, qui seront suivis des jugements nouveaux, formulés par les aristarques de notre temps.

« L'historique de ses procès, dit La Harpe, serait superflu : on s'en souvient jusqu'aujourd'hui, et l'on ne peut rien ajouter à l'idée qu'en donnent ses Mémoires, qui sont de nature à être relus dans tous les temps... Trois procès occupèrent une partie de sa vie : le procès contre le légataire universel de Du Verney ; le procès Goëzman, qui n'en était qu'un incident, mais plus sérieux que le principal ; et enfin le procès Kornmann. Il finit par les gagner tous les trois, aussi complètement qu'il est possible ; mais il avait commencé par perdre les deux premiers. Tous les trois furent suscités par la haine, beaucoup plus que par un intérêt litigieux, et ils fixèrent les regards de la France et de l'Europe. Ils mettaient en spectacle celui que l'on mettait en cause... Les défenses de l'accusé l'agrandissaient en talent et en courage, au point de faire de sa cause celle de ses lecteurs ; et l'opinion publique attachait cette cause à des intérêts publics, lors des événements de 1771, qui la portèrent devant des juges que la nation ne reconnaissait pas pour les siens... »

La Harpe trace l'historique des démêlés judiciaires de Beaumarchais, des épreuves qu'il dut surmonter et des périls qu'il eut à conjurer. Ces faits rentrent dans la biographie du père de Figaro, et nous passons outre. Revenons à la partie littéraire.

« Ces Mémoires sont d'un genre et d'un ton qui ne pouvaient avoir de modèle, car il n'y en avait pas d'exemple... Mais cette forme si neuve, aussi saillante qu'inusitée ; ces singuliers écrits, qui étaient tout à la fois une plaidoirie, une satire, un drame, une comédie, une galerie de tableaux, enfin une espèce d'arène ouverte pour la première fois, où il semblait que Beaumarchais s'amusât à mener en laisse tant de personnages, comme des animaux de combat faits pour divertir les spectateurs ! mais tous ces personnages, si richement et si diversement ridicules ou vils, qu'on les croirait choisis tout exprès pour lui, et que lui-même, en effet, rend grâce au ciel de les lui avoir donnés pour adversaires ! mais cette continuelle variété de scènes qu'on voit bien qu'il n'a pu inventer, et qui n'en sont que plus plaisantes, à force de vérité, de cette vérité qu'on ne peut saisir et crayonner qu'avec le tact le plus fin et l'imagination la plus gaie !... L'on peut concevoir l'allégresse universelle d'un public mécontent et malin, qui n'avait d'autres armes que celles du ridicule, et qui les voyait toutes, au delà même de ce qu'il pouvait en attendre, dans une main légère et intrépide, qui frappait sans cesse en variant toujours ses coups... Une des armes de Beaumarchais, et qui lui a servi à tout, c'est sa dialectique. Il n'y en a pas de plus pressante, de plus ingénieuse, de plus diversifiée. Aucune induction ne lui échappe ; pas une qu'il ne saisisse avec justesse et qu'il ne pousse aux dernières conséquences ; pas une qu'il ne sache retourner sous plus d'une forme, et qu'il ne fasse ressortir et réparaître à propos, toujours avec un nouvel avantage... »

La Harpe ne dissimule pas les défauts du talent de Beaumarchais comme polémiste : « Ces Mémoires, qui offrent tous les tons de l'éloquence, tous les genres de mérite, offrent aussi toutes sortes de fautes ; ce qui n'empêche pas que le talent, s'il n'est pas parfait, ne soit supérieur, parce que les beautés prédominent de beaucoup ; et c'est là ce qui, d'abord, est décisif dans la balance de la critique... Il y a dans son style du Montaigne, du Rabelais, du Swift : il a du premier l'expression forte avec la tournure naïve ; du second, la saillie bouffonne, mais imprévue et originale ; du dernier, l'invention des formes satiriques et détournées, qui font attendre longtemps le coup pour frapper plus fort. »

Maintenant, écoutons M. Villemain appréciant ces mêmes écrits et ce même talent (*Littérature au XVIII^e siècle*).

«... Voilà que Beaumarchais se trouve engagé dans un procès contre l'héritier du fourisseur Paris Du Verney. Il va solliciter ses juges, les conseillers du nouveau parlement ; il fait de nombreuses visites au conseiller rapporteur, et donne, pour avoir une audience, 100 louis, puis 15 louis. Ces 15 louis deviennent le sujet d'un immense scandale ; ces 15 louis, exploités, commentés par l'imagination féconde de Beaumarchais, sont l'origine d'un grand changement, renversent cette magistrature bâtarde, élevée sur les ruines des anciens parlements, et commencent une réforme qui ne devait pas s'arrêter à la magistrature... »

« Peut-on avoir raison avec tant de bouffonnerie ? Peut-on avoir une fierté si bien placée, et manquer si souvent de justice et de dignité ? Peut-on défendre à ce point la cause de l'opinion générale, et cependant employer quelquefois des insinuations odieuses, des ré-

vélations que l'honnêteté défend ? Il faut donc regarder ce livre singulier comme un mélange du mémoire judiciaire, du pamphlet, de la comédie, de la satire, du roman ; il faut y voir, comme dans l'auteur même, une réunion de tous les contrastes, quelque chose de rare et d'équivoque, un talent admirable, mais plus digne de vogue que d'estime, une verve de plaisanterie qui nous entraîne, mais qui révolte quelquefois en nous un sentiment de décection et de vérité... »

« Ce singulier talent de l'éloquence judiciaire, tel que les anciens l'ont vanté, l'ont pratiqué ; ce talent, plus puissant que moral, analysé par Cicéron avec tant de plaisir et d'orgueil ; cet art d'envenimer les choses les plus innocentes, d'entretenir de petites calomnies un récit naïf, de modérer avec grâce, d'insulter avec candeur, d'être ironique, mordant, impitoyable, d'enfoncer dans la blessure la pointe du sarcasme ; puis de se montrer grave, consciencieux, réservé, et bientôt après, de soulever une foule de mauvaises passions au profit de sa bonne cause ; d'intéresser l'amour-propre, d'amuser la malignité, de flatter l'envie, d'exciter la crainte, de rendre le juge suspect à l'auditoire, et l'auditoire redoutable au juge ; cet art d'humilier et de séduire, de menacer et de prier ; cet art, surtout, de faire rire de ses adversaires, au point qu'il soit impossible de croire que des gens si ridicules aient jamais raison ; enfin, tout cet arsenal de malice et d'éloquence, d'esprit et de colère, de raison et d'invective ; voilà ce qui compose, en partie, les Mémoires de Beaumarchais !... »

« Ajoutez un mouvement qui prévient la monotonie du ridicule, ses adversaires changés pour lui en personnages de comédie dont il dispose, les formalités de la justice, les interrogatoires, les récolements tournés en scènes et en incidents dramatiques. Le contraste de cette moqueuse et implacable publicité avec le mystère dont s'enveloppaient encore la procédure, ces secrets du greffe mis au jour, la femme du grave magistrat balbutiant quelques mots de chicanerie que son mari a eu la maladresse de lui apprendre, les dits et les contredits, les écritures, le greffier : tout cela commenté par Beaumarchais ; quelle source de ridicule ! mais cela est trop plaisant pour être vrai... »

Que pensait Voltaire de ces Mémoires, Voltaire, le partisan plus ou moins sincère de la création du parlement Maupeou ?... Son éloge, où perçait la jalousie, ne saurait être suspect : « Ces Mémoires sont bien prodigieusement spirituels ; je crois cependant qu'il faut encore plus d'esprit pour faire *Zaïre* et *Mérope*. » Et pour faire le *Barbier de Séville* ou le *Mariage de Figaro*, fallait-il plus d'esprit ou de talent ? Voltaire dit encore : « J'ai lu tous les Mémoires de Beaumarchais, et je ne me suis jamais tant amusé. Ces Mémoires sont ce que j'ai jamais vu de plus singulier, de plus fort, de plus hardi, de plus comique, de plus intéressant, de plus humiliant pour ses adversaires. Il se bat contre dix ou douze personnes à la fois, et les terrasse comme Arlequin sauvage renversait une escouade du guet. » Encore ailleurs : « Enfin j'ai lu le quatrième Mémoire de Beaumarchais ; j'en suis encore tout ému. Jamais rien ne m'a fait plus d'impression ; il n'y a point de comédie plus plaisante, point d'histoire mieux contée, et surtout point d'affaire épineuse mieux éclaircie. »

On comprendra que le *Grand Dictionnaire* soit heureux de se taire, quand il voit sa propre pensée exprimée par d'aussi éloquents interprètes.

Beaumarchais et son temps, *Etudes sur la société en France au XVIII^e siècle, d'après des documents inédits*, par Louis de Loménie, (2 vol. in-8°, Paris, Michel Lévy, 1856). Cet ouvrage, qui parut d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*, est l'étude la plus complète qui ait été faite sur l'auteur du *Mariage de Figaro*. M. de Loménie, dont on connaît d'ailleurs la conscience et le talent, a eu la bonne fortune de recevoir communication des matériaux les plus abondants et les plus précieux. MM. Delarue, gendre et petit-fils de Beaumarchais, lui ont mis entre les mains tous les papiers laissés par leur beau-père et aïeul, et qui dormaient enfouis dans une mansarde inhabitée de la rue du Pas-de-la-Mule, depuis la démolition de la fameuse maison du boulevard, en 1818. M. de Loménie nous a dépeint son émotion quand la famille lui ouvrit la porte de cette chambre où personne n'était entré depuis tant d'années, quand il se trouva en présence d'une masse aussi considérable de documents. « J'avais devant moi, dit-il, dans cette cellule inhabitée et silencieuse, sous cette couche épaisse de poussière, tout ce qui restait de l'un des esprits les plus vifs, d'une des existences les plus bruyantes, les plus agitées, les plus étranges, qui aient paru dans le siècle dernier... C'est ainsi que des matériaux précieux pour l'histoire du XVIII^e siècle ; c'est ainsi que tous les souvenirs d'une carrière extraordinaire étaient restés enfouis depuis plus de trente ans dans une cellule abandonnée, dont l'aspect m'inspirait une mélancolie profonde. En troublant le sommeil de ce tas de papiers, jaunés par le temps, écrits ou reçus autrefois dans le feu de la colère ou de la joie, par un être duquel on peut dire ce que K^{me} de Staël a dit de Mirabeau, par un être si animé, si fortement

en possession de la vie, il me semblait que je procédais à une exhumation. »

Toute la vie de Beaumarchais était, en effet, renfermée dans cet amas de papiers souillés de poussière, œuvres littéraires, correspondance immense, papiers de famille, papiers d'affaires, titres de créances, projets d'entreprises, etc., et jusqu'au modèle d'échappement de pendule inventé par le jeune Caron, et qui reposait dans une malle sous les manuscrits du *Barbier* et du *Mariage* ; juxtaposition piquante, comme observe M. de Loménie, et qui semble une réminiscence de ce monarque de l'Orient, qui plaçait dans le même coffre ses anciens habits de berger et son manteau royal.

Ces documents étaient tombés entre bonnes mains. Mais il fallait en opérer le classement, en faire le dépouillement et l'analyse, et les contrôler par une foule de recherches complémentaires ; travail énorme, qui ne rebuta point le laborieux biographe, soutenu dans ses recherches par l'espoir de donner, pour la première fois, une *Vie de Beaumarchais* complète et sérieusement étudiée. Jusqu'alors, en effet, tout ce qui avait été écrit de plus exact sur l'auteur du *Mariage de Figaro* était emprunté au travail de La Harpe (*Cours de littérature*), qui n'est, en définitive, qu'une ébauche biographique vague et incomplète, et contenant des erreurs assez graves, religieusement reproduites par tous les compilateurs. Un littérateur, qui fut pendant trente ans l'ami le plus dévoué de Beaumarchais, Gudin de la Brenellerie, entreprit de combler les lacunes de l'étude de La Harpe, et rédigea une notice très-détaillée de la vie de son ami. Mais ce travail est resté inédit, sauf un chapitre, qui a été inséré dans l'édition que Gudin a donnée des œuvres de Beaumarchais. Les études littéraires sont plus nombreuses. Les principales sont les articles acerbés et fort injustes du célèbre critique Geoffroy ; des articles plus élégants et plus sensés de M. de Feletz ; quelques pages pleines d'éclat de M. Villemain (*Littérature au XVIII^e siècle*) ; une étude ingénieuse de M. Saint-Marc Girardin (*Essai de littérature et de morale*) ; enfin, les causeries brillantes de M. Sainte-Beuve (*Lundis*, tome VI). Mais, outre qu'il était possible d'entrer plus avant dans les questions littéraires, tout était à faire au point de vue biographique. Beaumarchais, comme on le sait, n'a pas laissé de Mémoires sur sa vie, et les deux volumes qui portent ce nom en librairie ne sont que des factums judiciaires, des plaidoyers écrits à l'occasion de son procès contre Goëzman. M. de Loménie se mit donc résolument à l'œuvre, et, à l'aide des riches matériaux qu'il avait entre les mains, joints à ses recherches personnelles, il entreprit une de ces biographies copieuses, détaillées et approfondies, où les citations se mêlent au récit pour l'éclairer et le justifier ; où les considérations historiques et littéraires s'associent aux détails sur la vie privée et publique du personnage. En un mot, il voulut peindre l'homme, et esquisser en même temps son époque, le milieu où il a vécu. Une autre de ses préoccupations a été de présenter au public, non point un pur panegyrique, mais une biographie exacte et sincère, un Beaumarchais vrai, bien vivant et bien naturel, sans dissimuler ses côtés faibles, mais en le justifiant de toutes les calomnies dont il a été l'objet. Pour atteindre ce but, il ne s'est pas exclusivement inspiré des documents qui lui étaient confiés, et dont la surabondance eût accablé tant d'autres écrivains ; il a encore fouillé les écrits du temps, les correspondances, les archives publiques, afin d'étudier à fond les innombrables affaires auxquelles son personnage a été mêlé. De là, les développements de son travail. Ceux qui aiment les esquisses rapides, les résumés faciles et plus ou moins fidèles, lui reprocheront peut-être les onze cents pages qu'il a consacrées à l'histoire d'un seul homme. Mais ceux qui apprécient par-dessus tout l'exactitude, la conscience, la sûreté d'informations, la fidélité, lui sauront gré d'un labeur aussi considérable et qui fait, dès à présent, autorité. Il a pris Beaumarchais au berceau, il lui a suivi dans tous les actes de sa vie, il l'a conduit jusqu'à la tombe, il nous l'a fait connaître tout entier, justifiant chacune de ses assertions par des preuves authentiques, et encadrant dans son récit un grand nombre de pièces inédites, toujours intéressantes, même quand il arrive qu'elles ne sont pas absolument nécessaires. Citer du Beaumarchais inédit est, en effet, une tentation à laquelle il est difficile de résister ; car ce diable d'homme trouve le moyen d'être attrayant et spirituel jusque dans ses lettres d'affaires et dans ses comptes de commerce. M. de Loménie ne s'est peut-être pas assez défendu contre cette tentation ; mais qui aurait le courage de l'en blâmer ? On pourrait aussi signaler dans son récit quelques longueurs, par exemple, dans l'analyse de l'opéra de *Tarare*, dans l'exposé des opinions de quelques critiques espagnols sur *Figaro*, dans le récit des relations de Beaumarchais avec divers personnages, et dans quelques autres parties. Mais il est à croire que l'auteur lui-même, dans une nouvelle édition, revisera son beau travail, en y opérant quelques retranchements utiles qui n'en diminueront point l'intérêt. Il est d'autant plus désirable de rechercher ici les améliorations, que c'est un ouvrage qui restera et dans lequel on puisera sans cesse pour l'his-

toire littéraire et la biographie. Ajoutons que M. de Loménie est un maître passé dans le maniement de la langue ; il a le savoir, l'éloquence, le style, et par-dessus tout la passion de parachever ce qu'il entreprend. L'esprit non plus ne lui fait pas défaut, et si Beaumarchais avait pu désigner testamentairement son biographe, il n'en aurait pas choisi un autre que M. de Loménie.

BEAUMARIE s. f. (bo-ma-ri). Bot. Syn. d'*aristotélée macquis*.

BEAUMARIS, ville et port d'Angleterre, au N.-E. de l'île et du comté d'Anglesey, à 8 k. N.-E. du pont de Menai ; 2,500 hab. Restes d'un château bâti par Edouard I^{er}. Bains de mer très-fréquentés.

BEAUMARQUET s. m. (bo-mar-kè). Ornith. Espèce de gros-bec d'Afrique à plumage très-riche.

BEAUME (Joseph), peintre français, né à Marseille en 1798. Il se forma à l'école du Gros, et débuta au Salon de 1819 par une scène biblique : *Nephtali et Rachel*. Depuis cette époque, il a pris part à toutes les expositions officielles qui ont eu lieu à Paris, excepté à celles de 1835, 1842, 1848 et 1849. Une médaille de 2^e classe lui a été décernée en 1824, pour deux compositions représentant, l'une *Alain Chartier embrassé pendant son sommeil par Marguerite d'Écosse*, l'autre *l'Invalide mourant*. Ce dernier tableau, qui a eu les honneurs de la gravure, obtint les plus grands éloges : « Il y a du naturel et de la simplicité dans cette petite scène, dit l'auteur anonyme d'une *Revue critique du Salon*, publiée chez Dentu en 1825 ; les figures sont parfaitement dessinées, parfaitement touchées et d'un faire, d'une précision très-remarquable. » M. Beaume ne tarda pas à réaliser les espérances qu'avait données son début ; les tableaux suivants, qu'il envoya au Salon de 1827, lui valurent une médaille de 1^{re} classe : *Halle de chasse*, le *Roi bott* (gravé), *Intérieur rustique*. A la manière dont l'artiste traitait les sujets familiers, on crut voir en lui un continuant de Greuze, de ce peintre honnête et sentimental qui faisait les délices de Diderot. M. Beaume exposa au même Salon la *Bénédiction et la pose de la première pierre du monument de Louis XVI*, tableau qui lui avait été commandé par le ministère de la maison du roi. A dater de cette époque, il mena de front, dans ses travaux, le genre et l'histoire, peignant-tantôt des scènes familières pour les particuliers, tantôt des batailles pour l'État, tantôt même des sujets religieux pour les églises. Ses ouvrages principaux dans le genre historique sont : *les Derniers moments de la grande Dauphine* (Salon de 1834) ; *Anne d'Autriche au Val-de-Grâce* (Salon 1835) ; *le Passage du Rhin en 1795* et *le Combat de Diernstein* (Salon 1836) ; *le Combat d'Albeck* (Salon 1837) ; *la Bataille de Lutzen* (Salon 1838) ; *la Prise de Halle*, *la Bataille d'Opperto* et *la Bataille de Bautzen* (Salon 1839) ; *la Bataille de Toulouse* (Salon 1840) ; *le Combat du Sig* (Salon 1841) ; une seconde *Bataille d'Opperto* (Salon 1843) ; *la Bataille de l'Alma* (Salon 1855) ; *la Mort de Charles-Quint* (Salon 1857) ; *Louis XVII au Temple* (Salon 1863) ; un *Épisode de la retraite de Russie* (Salon 1864). Plusieurs de ces tableaux figurent dans les galeries historiques de Versailles. Les deux premiers sont au Luxembourg ; le dernier appartient au czar. Parmi les sujets religieux peints par M. Beaume, nous citerons : *l'Éducation de la Vierge* (Salon 1844) ; *le Repas de la sainte Famille* (Salon 1855) ; *Moïse exposé* (Salon 1857) ; *la Tentation de saint Antoine* (Salon 1864) ; *la Fuite en Égypte* (Salon 1866). Quant aux petits tableaux de genre exécutés par l'artiste marseillais, ils sont trop nombreux pour que nous en donnions la liste ; il nous suffira de rappeler ceux qui ont eu le plus de succès : le *Maître d'école endormi* (Salon 1831) ; une *Scène d'orage pendant la moisson* (Salon 1833 ; collection de M. de Rothschild) ; la *Main chaude* (même Salon, collection de M. Tardif, à Marseille) ; le *Pardon* (gravé), *la Lecture de la Bible*, le *Petit chaperon rouge* (Salon 1840) ; *les Bergers des Pyrénées* (Salon 1845) ; *la Sortie de l'église* (Salon 1846 ; musée du Luxembourg) ; *Réve de jeune fille* (Salon 1847) ; *l'Oisiveté* (Salon 1850) ; la *Dîme*, une *Chasse au lion* (Salon 1853) ; la *Saison des fleurs*, une *Famille italienne* (Salon 1859) ; les *Voleurs et l'âne*, le *Rendez-vous de chasse* (Salon 1861) ; *Marguerite au rouet* (Salon 1864) ; les *Convives inattendus*, le *Pantin* (Salon 1865). M. Beaume a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1836.

BEAUMEL, chef de chouans, originaire du Rouergue. Il était capitaine dans l'armée républicaine lorsqu'il fut fait prisonnier au combat de Légé. Les royalistes allaient le tuer comme tous les autres prisonniers ; mais un de ses amis, qui servait parmi les Vendéens, obtint qu'il fût épargné. Dès lors, Beaume s'attacha à Charette, devint un de ses principaux officiers et son ami le plus intime. Il fut tué en combattant à côté de son nouveau général, à Froidefond.

BEAUMELLE (DE LA). V. LA BEAUMELLE.

BEAUMERTE s. f. (bo-mèr-te). Bot. syn. de *cresson de fontaine*.

BEAUMESNIL, bourg de France (Eure), ch.-l. de canton, arrond. et à 3 kil. S.-E. de Bernay ; 603 hab. Restes d'une abbaye de bénédictines ; ruines d'un château féodal, pris